

LES JOURNÉES D'OCTOBRE A PETROGRAD

Le 25 Octobre

Par S. MSTISLAVSKY (Traduction de Parijanine)

Huit heures du matin.

Des canons de fusil taquinaient gaiement la porte de ma chambre à coucher.

— Hé... là ! Il dort encore ! Et nous avons déjà pris la Banque de l'Etat...

Ce sont des voix de matelots, les voix de mes camarades de Cronstadt. J'ouvre :

— Que me voulez-vous ?

Ils font irruption tous ensemble, connus et inconnus. Tous pareils, de même allure, souriants, joyeux, armés jusqu'aux dents. La vie s'exhale de ces êtres par bouffées. Ils rient :

— On vient chercher du sel.

— Du sel ? Pour quoi faire ?

— Pour en mettre un peu sous le derrière de Kérénsky. Crainte qu'il ne s'envole... [Allusion à un dicton populaire].

— Et pour qu'on ne l'entende plus chanter, — ajoute le plus âgé, — un garçon trapu, roux, aux sourcils en broussailles sous lesquels luisent des yeux gris, caresants.

— Quel peuple, bon Dieu ! Eh bien, et la résolution ?

(Quelques jours auparavant, je m'étais rendu à Cronstadt, appelé par notre organisation locale, et, à la conférence du parti, après un meeting dans le manège de la Marine, on avait adopté à l'unanimité une motion qui affirmait que, dans le cas où les bolchéviks tenteraient de provoquer un soulèvement avant le Congrès des Soviets, — on s'abstiendrait.)

— La motion ? La résolution ? *Résolution* n'est pas *révolution*. Ceins-toi les reins, mon petit père. Ça sent la poudre en ville...

.....
Ça ne sentait pas la poudre, en ville : le pouvoir était tout simplement par terre. Pour le ramasser, il n'était nullement indispensable de « se ceindre les reins » : il suffisait de se baisser...

**

Et en effet. Depuis les premières journées de mars, le gouvernement provisoire courait à l'abîme : on avait pu le juger condamné dès les crises d'avril et de mai qui avaient amené à la tête du ministère — Kérénsky, dernier atout de la bourgeoisie. La greffe du socialisme de Tchernov et d'Avksentiev sur le tronc que soignait Milioukov avait simplement hâté, comme il fallait s'y attendre, la décomposition de « l'arbre de la Liberté », planté le 3 mars. Dans une lutte qui fut décisive pour le sort de la révolution, lutte entre les éléments « de droite » et ceux « de gauche », dont l'objet n'était autre que l'armée, Kérénsky, avec son cocasse état-major de socialistes-révolutionnaires et de dignitaires de la garde, avait vertigineusement perdu la partie. Après l'offensive de juin, — suprême tentative du « premier-ministre » pour redresser un front politique qui pliait de tous côtés, — l'anéantissement progressif du pouvoir prit les allures d'une catastrophe : au moment où Kornilov se lança dans son aventure, on peut dire que la politique de Kérénsky n'existait plus et qu'il était mort avec elle. C'était de lui que le gouvernement de mars tenait son autorité, c'était avec lui que ce gouvernement tombait : — « la crise » de Kérénsky, la catastrophe éprouvée par le premier-ministre atteignait donc, naturellement, le pouvoir *tout entier*.

Concurremment, l'influence des bolchéviks croissait ra-

pidement et sûrement dans les masses populaires ; c'était le seul groupe révolutionnaire qui, dès le premier jour où il s'était ouvertement manifesté, eût propagé, avec persévérance, conformément à ses théories, l'idée d'une paix immédiate « effective » et celle de la Révolution sociale poussée jusqu'à la complète « expropriation des expropriateurs ». Leur influence grandit encore à l'arrivée de Lénine qui, en mai, au premier Congrès des Députés paysans, proposa de « palper un peu les capitalistes » et, « au lieu de perdre le temps à examiner comment on répartirait les terres », au lieu de dresser des tableaux de statistique et autres paperasses, invita les Députés à faire main basse sur les terres sans autre forme de procès.

Les « anciens » partis socialistes réussirent, il est vrai, à repousser la première offensive de Lénine, quand il voulut entraîner la classe paysanne. Je me souviens de l'émotion soulevée au Comité Exécutif par l'annonce d'un discours que Lénine prononçait au Congrès des Paysans : celui qui apportait la nouvelle, directement du champ de bataille, apparut essoufflé ; c'était « l'ordonnance du chef » du comité, de Tchkhéidzé. Les menchéviks cherchèrent alors un « moine », un moine à déléguer tout de suite pour tenir tête au... barbare, — un moine qui eût la langue bien pendue : car, dans les débats, le « barbare » était d'attaque et, — d'autre part, « les bonnes gens des campagnes » ne manquent pas d'une certaine humeur gouailleuse... On hésitait entre Bogdanov et Skobélev ; finalement, non sans grimaces, on pria Maroucia Spiridonova d'accepter cette mission... Le Congrès, suivant l'expression de Tchkhéidzé, « se retint sur la pente » ; les paysans restèrent momentanément acquis aux populistes. En revanche, dans l'armée, la propagande d'une paix immédiate, l'idée de « fraterniser » avec l'ennemi ruinèrent bientôt de fond en comble l'entreprise de Kérénsky, annihilèrent l'autorité de ses comités et de ses commissaires. Les idées du bolchévisme furent non moins favorablement accueillies dans les quartiers ouvriers. En résultat, le mot d'ordre de l'aile gauche révolutionnaire : « tout le pouvoir aux Soviets » — devint en automne le cri de guerre des masses qui attendaient encore leur révolution. Le coup d'Etat de février, en effet, n'avait absolument rien changé à leur situation ; il ne leur avait donné ni la paix, ni la terre, ni le pain, ni la liberté qu'elles attendaient ; et comme la lutte s'était terminée sans coup férir, toute leur énergie révolutionnaire, accumulée depuis des années, n'attendait qu'une occasion pour exploser. Et Lénine qui, d'instinct, sentait cette secrète concentration, pressait son comité central « d'en finir ». « C'est assez traîner en longueur », écrivait-il à l'époque de la « Conférence Démocratique » ; « il faut que les troupes cernent la salle Alexandrine, dispersent toute cette clique et s'emparent du pouvoir ». Le Comité Central, se rappelant « l'épreuve de forces » qui avait été faite en juillet, n'approuva pas la proposition d'« Iliitch ». Cela n'embarrassa nullement Lénine : à ses risques et périls, il quitta la retraite où il vivait caché, en Finlande, — se rendit à Pétersbourg, et, sans se dépenser en vaines paroles, s'occupa d'organiser l'insurrection, — l'annonçant, en dépit de tous « les principes de la stratégie », par de longs articles dans son journal.

Nous, qui formions alors l'aile gauche du parti socialiste révolutionnaire, nous ne sentions pas moins nettement la fièvre de révolution que couvait le pays : nous en eûmes